

que la vie est perdue si elle ne se rend utile à d'autres, c'est qu'il n'y a point de pire flétrissure que celle d'être un inutile parmi les hommes. " Pourvu que je serve," telle paraît être la maxime favorite de toutes les âmes qui se secouent pour émerger des bas-fonds du sensualisme. A vrai dire, le mot d'ordre est beau ; il est profondément chrétien. On ne conçoit rien de plus évangélique que ce désir passionné de ne pas enfermer sa vie dans le cercle étroit de l'individualisme, mais de " vivre pour les autres."

Voyez maintenant comment d'un excellent principe on peut tirer de très fâcheuses conséquences. Si la vie doit être sociale, elle n'a donc pas le droit de s'immobiliser dans un cloître. Vie contemplative, vie perdue pour la société. Tandis qu'il y a, dans le monde, tant d'ignorances à dissiper, tant de vices à corriger, tant de misères à soulager, tant de tristesses à consoler, que ne garde-t-on pour le travail de l'apostolat ces grandes âmes qui vont s'enfourer vivantes dans les tombeaux des monastères ? Tandis que la moisson est si abondante, et qu'il y a si peu de bras pour la recueillir, pourquoi les meilleurs ouvriers s'enfuient-ils loin du champ où l'on travaille ? Ces Carmélites, ces Visitandines, ces Trappistines, etc. . . ., eussent pu devenir d'excellentes mères chrétiennes, ou des institutrices dévouées, ou des hospitalières pleines de miséricorde : quel dommage pour